

# Co-construction d'une ethnographie émancipatrice et féministe

*Entre mutation et métissage*

---

Maria Vivas-Romero<sup>1</sup>

**[Résumé]** La présente contribution retrace le processus de co-construction d'une « ethnographie du proche » qui durant 20 mois fut focalisée sur les stratégies des travailleuses migrantes pour accéder à la protection sociale. L'auteure propose d'esquisser de nouvelles pratiques de production du savoir inspirées des travaux de Donna Haraway, telles que l'adoption d'une posture de « témoin muté » permettant de rééquilibrer les relations de pouvoir entre le participant et l'auteur.

**Mots-clés :** ethnographie féministe, co-construction, témoin muté, théories critiques postcoloniales.

**[Abstract]** This contribution traces the collaborative construction of a close-up ethnography that studied the strategies put in place by migrant domestic workers to access social protection during 20 months. While looking at this process, the author suggests new practices of knowledge construction. Inspired by the works of Donna Haraway she advises the adoption of a mutated witness position, which helps to re-balance the power relations between author and participants.

**Keywords:** feminist ethnography, co-construction, mutated witness, postcolonial critical theories.

## Introduction

En mai 2014, j'ai débuté à Bruxelles une ethnographie portant initialement sur les pratiques à travers lesquelles les travailleuses domestiques Péruviennes et Colombiennes prenaient soin de leurs proches restés au pays. Très vite, il m'est apparu que leurs difficultés ne m'étaient pas étrangères. Comme pour nombre de femmes de couleur<sup>2</sup> (Hurtado, 1989), il leur incombe de prendre soin de leur famille alors qu'elles ne disposent que de très peu de ressources<sup>3</sup> et qu'elles sont confrontées à différents mécanismes de discrimination qui sont fonction de leur genre (en tant que fille, sœur, épouse et mère au sein de leur famille transnationale), de leur classe sociale (en tant

---

<sup>1</sup> Université de Liège, boursière FRESH-FNRS.

<sup>2</sup> Telles que définies par les féministes américaines du tiers-monde en référence aux femmes racialisées dans le monde postcolonial.

<sup>3</sup> En référence à des ressources financières, matérielles et sociales.

que travailleuse domestique) ou de leur race<sup>4</sup> (en tant que migrante en Belgique ainsi que selon leur appartenance raciale et géographique dans leur pays d'origine) (Mesa-Lago, 1978).

Bien que je partage une « identité d'opprimée » (Barthes, 1972 : 132) avec les participantes, l'accès au terrain fut difficile car certains acteurs clés de la communauté me rejetaient ; que je sois une jeune femme de couleur bénéficiant d'une position académique de doctorante subventionnée par les institutions belges ne leur plaisait guère. Cette défiance envers moi m'a poussée à analyser ma « place » au sein de la diaspora latino-américaine, marquée par d'importantes divisions entre hommes et femmes, et entre classes sociales et origines ethniques hétérogènes (Vivas-Romero, 2015).

Durant mes premières conversations avec les participantes, le fait de parler de ma mère – une femme de couleur, instruite et ancienne travailleuse migrante – a suscité une forme de complicité. J'ai compris que mon ethnographie, tout comme mon objet d'étude, seraient intrinsèquement liés à ma propre généalogie. Ma peur d'introduire un biais m'a amenée à lire Pierre Bourdieu (2003) et sa théorie de la sociologie réflexive. Cela m'a convaincue que loin d'être un obstacle, ma proximité au sujet pourrait se révéler bénéfique tant pour moi, que pour mes informatrices.

Au cours de ces réflexions, j'ai dû repenser mes méthodes d'investigation. J'en suis venue à m'intéresser au processus de « co-création » inspiré par Leela Fernandes (2013) qui nous invite à reconsidérer nos pratiques à la lueur des implications éthiques et politiques de notre recherche, notamment en associant « le terrain » à la définition de nos objectifs. Finalement, mes informatrices et moi-même nous sommes attelées à la co-construction de cette ethnographie qui est devenue une partie intégrante et structurante de nos histoires de vie.

Cette contribution retrace ainsi le processus de co-construction d'une ethnographie féministe et émancipatrice s'inscrivant dans la tradition des études critiques et post-coloniales (Sandoval, 2000). J'y relate un cheminement au sein duquel les participants à cette ethnographie endossent le rôle de « témoins mutés » (Haraway, 1997) et s'associent pour développer leurs consciences différenciées (Sandoval, 2000) afin de questionner les inégalités qui les oppriment et restreignent leur accès à la protection sociale.

L'article se compose de deux sections. La première situe l'approche postcoloniale et critique que j'ai essayée de développer parmi les discussions sur la positionnalité et l'objectivité dans les théories critiques féministes. La revue de ces concepts et idées me permet de construire l'approche de « témoin muté » (Haraway, 1997 : 267) que je retrace empiriquement dans la seconde partie. Au final, cet article se veut une invita-

---

<sup>4</sup> En référence à la condition sociale historique vécue par les acteurs dans un contexte postcolonial.

tion (pour les autres chercheurs) à poursuivre les réflexions ici initiées afin de construire une méthodologie permettant de reconnaître et d'assumer les empreintes que nos recherches laissent dans le monde, intentionnellement ou non.

## 1. L'éthique féministe du savoir

Ce qui rend une épistémologie « féministe » n'est pas un corpus de règles et prescriptions mais un engagement à investiguer les biais occasionnés par la méthode traditionnelle de la recherche en sciences sociales en se basant sur une histoire commune de l'apprentissage réalisé au travers de l'activisme. L'éthique féministe dont s'inspire cette ethnographie co-construite est le fruit d'un long questionnement des chercheuses sur la façon dont les méthodes employées en sciences sociales affectent le savoir que nous produisons (DeVault, 1996). De ces réflexions, se sont dégagées trois questions fondamentales autour desquelles se structure cette section : (1) comment la positionnalité du chercheur affecte-t-elle le choix d'une construction particulière de l'objet de recherche tout autant que des questions et des méthodes utilisées ?; (2) quelles relations de pouvoirs reproduisons-nous à travers notre recherche ?; (3) et, surtout, comment la question de recherche influence-t-elle la condition des acteurs que nous étudions ?

### 1.1. De la positionnalité

Traditionnellement, la recherche en sciences sociales faisait l'impasse sur la diversité de la condition humaine – en focalisant l'analyse sur les seuls individus mâles - et plus particulièrement de la condition féminine – en essentialisant les femmes et en taisant leur diversité. Le projet féministe vise à corriger cet état de fait en proposant des méthodologies qui puissent rééquilibrer les perspectives (DeVault, 1996).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les féministes questionnaient la notion d'objectivité en arguant que le savoir était un produit social influencé par le « savant ». Depuis lors, le dépassement de cette critique a fait naître de nouvelles questions portant notamment sur les liens entre distance et objectivité : « si le fondement du travail féministe n'est pas la distance et la froideur de « l'objectivité », quelles seront les bases d'une autorité légitime ? »<sup>5</sup> (DeVault, 1996 : 12). Une partie de la réponse fut apportée dans les années 1970 et 1980, lorsque les chercheuses ont intégré une vue subjective à leurs stratégies de recherche et ont commencé à étudier les émotions, expériences et sentiments des femmes (Jaggar, 1989). Néanmoins, cette approche ne répondait pas complètement à

---

<sup>5</sup> « *If the ground for feminist work is not the distance and dispassion of "objectivity" what will be the basis for legitimate authority?* » (traduit par l'auteure).

la question. En effet, selon Gelsthrope (1992), des féministes refusèrent de choisir entre subjectivité et rigueur analytique et ont préféré penser à des méthodes capables d'incorporer les deux. Cela les a amenées à théoriser les liens entre expérience et savoir, les conduisant à la notion de « position ».

Le concept de « politique de position »<sup>6</sup> a été formulé pour la première fois par Adrienne Rich (1986 : 214). Selon Koobak et Thapar-Bjorket (2014), Rich visait à amorcer une réflexion sur la façon dont les féministes « connaissent et agissent à l'intérieur des positions qu'elles occupent, reproduisent et transforment » (p. 49). Ce concept a permis de penser au-delà des positions essentialistes et simplistes, en introduisant la prise en compte des différences sociales, raciales, géographiques, etc. existant entre les femmes. Cela marque donc un premier dépassement, depuis l'encouragement à assumer un « Je » épistémologique jusqu'à la reconnaissance de la diversité propre à la condition féminine (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014).

Selon les féministes contemporaines, ces considérations affectent la façon dont nous écrivons et produisons du savoir (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014). En effet, la prémisse théorique d'une « communauté des sœurs » telle qu'initialement conceptualisée par Simone de Beauvoir (2010) nous fournit une critique de l'idéologie patriarcale et bourgeoise qui façonnait les politiques de position. De Beauvoir questionne le privilège du chercheur et se concentre sur la diversité du « soi incarné ». Selon, Koobak et Thapar Bjorket (2014), ce point de vue a servi de point d'ancrage à la plupart des théories féministes. Depuis lors, d'autres féministes telles que Rich (1986) ont développé plus avant le concept en considérant les expériences de femmes de couleur et celles des lesbiennes.

Rich (1986) tient compte de sa propre « blancheur » (p. 210) comme référent à une position particulière. En déconstruisant l'usage hégémonique du terme « femme », Rich questionne à la fois les effets du racisme et de l'homophobie qui ont caractérisé le mouvement des femmes aux États-Unis. D'après elle, les chercheurs devraient pouvoir assumer et justifier les implications de leur recherche, ce qui passe nécessairement par la reconnaissance de leur corporalité et des identités qui y sont associées. Son cadre d'analyse nous invite à étendre les catégories fondatrices de l'expérience, à penser au-delà des abstractions confortables et privilégiées, et à nous reconnecter avec nous-mêmes en tant qu'individu particulier, doté d'un corps propre et d'expériences personnelles qui influencent le savoir que nous créons.

Ces discussions font écho à la notion de « savoir situé » de Donna Haraway (1998 : 589) qui prétend que les savoirs scientifiques et académiques ne sont jamais complètement neutres et désintéressés. D'après elle, le savoir est produit dans des contextes particuliers combinant la position du chercheur dans le temps, l'espace, le corps et les

---

<sup>6</sup> « *Politics of location* » (traduit par l'auteure).

relations de pouvoir socio-historiques aussi bien que les technologies de recherche, ce qui de fait implique une multiplicité de points de vue. Ces « savoirs situés » sont des savoirs patentés qui reproduisent une « topologie de la conscience » reflétant notre genre, race, nationalité et point de vue religieux (Haraway 1988 : 589). À travers sa théorisation du « savoir situé », Haraway nous enjoint à prendre en compte nos différents points de vue, avant que n'importe quelle discussion sur la réalité d'un autre soit abordée.

En approfondissant les notions de « savoirs situés » d'Haraway, Bell Hooks (1990) nous invite quant à elle à réfléchir depuis le point de vue marginal plutôt que central. Ce faisant, elle souligne le potentiel politique et productif des marges en tant qu'espace d'ouverture radicale et de résistance politique aux discours et connaissances hégémoniques. Elle suggère en outre qu'il n'y a jamais de signification permanente attachée à une position particulière. Dans une position considérée, rien n'est absolument positif ou négatif, à l'intérieur ou à l'extérieur, puisque le centre et les marges ont été produits historiquement. De la même façon, Mohanty (1995) parle depuis une position marginalisée qui « lui fournit des modes spécifiques de lecture et de compréhension du dominant » (p. 82). Elle utilise le terme « politiques de positions » (p. 68) pour se référer aux frontières historiques, géographiques, culturelles, psychiques et imaginaires qui constituent la base d'une définition politique et d'une définition de soi pour les féministes états-uniennes contemporaines.

La notion de « politiques de positions » a été employée par de nombreux chercheurs et s'est lentement muée en évidence. Toutefois, cette notion amène souvent les chercheurs à employer des formulations pragmatiques et abstraites dans lesquelles ils se positionnent eux-mêmes à l'aide d'étiquettes<sup>7</sup> génériques préconçues (Haraway, 1997). Lorsque l'on choisit d'écrire en endossant une telle identité préconçue, on s'empêche de rendre compte de la labilité des relations intersectionnelles (Lykke, 2010) et on finit par exagérer l'ampleur des défis qui caractérisent naturellement chaque projet de recherche. De multiples distinctions telles que les positions familiales, historiques, raciales, ou géopolitiques sont importantes, mais ne peuvent être considérées comme des catégories fixes. Au contraire, elles sont en réalité multiples, fluides et contingentes et s'adaptent en permanence aux basculements temporels et historiques qui émergent durant le processus de construction de la recherche (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014).

Une autre critique à faire aux « politiques de position » est qu'elles considèrent les chercheurs comme étant « positionnés » à l'intérieur d'un État-nation particulier, entraînant des dénominations telles que « positions géographiques des féministes américaines » ou « féministes américaines du tiers-monde » (Sandoval, 2000 : 5). Cela pose

---

<sup>7</sup> « *Labels of location* » (traduit par l'auteure).

problème dans un monde dans lequel très souvent, les chercheurs et leurs participants se caractérisent par des identités transnationales mobiles et multiples. Au contraire, l'approche de Kyoko Shinozaki (2012) permet aux chercheurs de discerner de façon plus fluide les identités et tactiques potentielles qui prennent forme dans un espace social transnational.

À mon tour, inspirée par les spécialistes du féminisme transnational, je suggère une méthodologie qui étudie, dans une approche postcoloniale globale, la vie des individus, hommes et femmes, en analysant les interactions entre le genre, la race, la classe, etc. dans un ensemble géopolitique changeant qui est, bien entendu, influencé par les pouvoirs hégémoniques des États-nations (Fernandes, 2013). Pour ce faire, il est nécessaire d'examiner plus avant les implications des structures de pouvoir dans la recherche en science sociale.

## 1.2. Structure de pouvoir et question de recherche

Depuis les années 1960 et 1970, les sociologues de l'approche socioconstructiviste tels qu'Anselm Strauss et Barney Glaser (1967) promeuvent la théorie de l'« approche ancrée » selon laquelle les chercheurs doivent aborder le travail de terrain sans idée préconçue afin que la question de recherche et les cadres d'analyse en émergent. En outre, ils considèrent que l'adoption d'une posture réflexive les prémunit contre tous risques de partialité (Mruck, Mey, 2007 ; Gentles *et al.*, 2014). Ce faisant ils ne prennent pas systématiquement en compte les structures de pouvoir fondées sur des différences de genre, de classe ou encore de race.

Les débats sur les « politiques de positions » sont intimement connectés à ceux sur la « réflexivité transparente » ou le « regard objectif » des chercheurs en quête de « positionnalité » (Rose, 1997 : 311). Cependant, une « réflexivité transparente » telle que promue par Rose semble illusoire puisqu'elle « dépend de certaines notions de capacité d'action et de prise de décisions ainsi que de pouvoir et présuppose que les deux sont accessibles » (1997 : 311). Cette qualité de transparence réflexive repose sur la perception de jeu de pouvoir dont le chercheur a l'obligation de faire état. Dans ces discussions, Richa Nagar et Susan Geiger (2007) se sont demandées comment les chercheurs peuvent utiliser le travail de terrain pour produire du savoir en tenant compte des multiples divisions de pouvoir et situations géopolitiques de façon à ne pas reproduire les intérêts des privilégiés. Nagar et Geiger reconnaissent l'intérêt des discussions sur les effets des positions géopolitiques, mais déplorent le manque de réflexion sur les modalités d'une opérationnalisation de « l'approche engagée »<sup>8</sup> qui pourrait

---

<sup>8</sup> « *Speaking with approach* » (traduit par l'auteure).

nous aider à « cadrer » notre partialité lors de nos productions intellectuelles et politiques (p. 271).

Les féministes et les penseurs postcoloniaux ont réfléchi à la façon d'aborder plus éthiquement les notions de représentation. La logique de la représentation peut paraître simple : lorsque l'on n'est pas capable de représenter les autres sans être suspecté de manquer de légitimité, on devrait se contenter de se représenter soi-même. Rey Chow (2001) prétend que cette approche peut avoir plusieurs limites. Lorsqu'on se réfère à soi-même, est-on automatiquement honnête ? Cela s'apparente à ce que Foucault (1976) décrit comme une confession – c'est à dire « la tâche infinie de faire lever du fond de soi-même, entre les mots, une vérité que la forme même de l'aveu fait miroiter comme l'inaccessible » (p. 80) – et dénonce comme un rituel occidental qui internalise le processus par lequel le pouvoir extorque au sujet les déclarations qui le serve. Plus encore, l'approche discursive perd son intérêt si elle ne réfère qu'à une approche égocentrée dans laquelle l'auteur n'en finit jamais de se catégoriser (Chow, 2001).

Dépasser cet écueil de la confession implique de considérer la production de savoir comme un ensemble de pratiques. Ceci nécessite de reconsidérer notre position de chercheur comme faisant nous-mêmes partie de la réalité étudiée en assumant les responsabilités éthiques de notre démarche. Cette approche matérialiste de la construction du savoir se fonde sur la théorie du « réalisme agentiel » de Karen Barad (2007 : 133) qui nous invite à penser aux conséquences, interventions et responsabilités créatives réelles qui nous incombent en tant que chercheurs. En effet, selon Barad, nous « intra-agissons » avec le monde lorsque nous produisons du savoir et la façon dont nous le produisons rétroagit sur le monde (p. 151).

Ces nouvelles pratiques de production du savoir ne reposent sur aucune formule magique ; il nous revient de les construire en combinant les aspects empiriques et théoriques afin de dépasser les vaines discussions sur le pouvoir et le savoir. Ce processus commence lorsque nous choisissons soigneusement les sujets de notre recherche en fonction de l'observation des réalités qui nous entourent. Tout d'abord, il s'agit de faire participer les acteurs y prenant part à la définition de l'objet et de la question de recherche (Fernandes, 2013 ; Haraway, 1997). Une fois cela accompli, il s'agit de choisir ensemble les méthodes que nous utiliserons pour examiner cette réalité. Cette étape implique de céder aux participants une partie des prérogatives traditionnelles du chercheur. Il nous échoit donc de prendre du recul en adoptant la posture du « témoin muté », d'assumer notre influence sur la réalité et d'apprendre de nos participants (Haraway, 1997). Cela signifie que nous devenons témoins d'une réalité à laquelle nous terminons par prendre part. Ce faisant, nous transformons l'expérience de production du savoir en une pratique libératoire et émancipatrice tant pour le chercheur que pour le participant (Fernandes, 2013).

L'approche du « témoin muté » est l'héritière des théories de science critique (Haraway, 1997) ainsi que des approches féministes postcoloniales (Anzaldúa, 1989 ; Vargas-

Monroy, 2011). Le « témoin muté » et semblable au « témoin métisse » (Anzaldúa, 1989). Ces deux témoins défient l'idée selon laquelle la connaissance ne peut être définie que par des approches traditionnelles où le chercheur est un être invisible et libre de toute culpabilité (Vargas-Monroy, 2011). Contrairement au « témoin modeste », le « témoin muté » n'a pas peur de révéler son humanité, même lorsque sa recherche devient un sujet politique. Le « témoin muté » est capable de construire une connaissance située et contextuelle en prenant le risque de laisser une empreinte dans la réalité qu'il étudie (Haraway 1997).

## 2. Co-construction d'une ethnographie

Dans cette section, je détaillerai le parcours à travers lequel je suis parvenue, avec mes participantes, à co-construire cette ethnographie en adoptant la position du « témoin muté » de Haraway (1997 : 22) et je décrirai les pratiques utilisées à cet effet. Je rends également compte de l'influence de nos positions respectives sur les pratiques adoptées et le savoir produit et aborde finalement les questions éthiques que cette démarche suscite.

### 2.1. Mai 2014 : définir l'objet

Motivée par mon histoire personnelle, j'ai débuté mon travail de terrain avec l'intention de décrire les pratiques employées par les travailleuses domestiques migrantes pour prendre soin de leurs familles restées aux pays. Je savais que comme dans d'autres contextes européens, la majorité de la population latino-américaine de Bruxelles<sup>9</sup> était originaire d'Amérique du Sud (Martiniello *et al.*, 2013), qu'elle se composait majoritairement de femmes qui se considéraient comme les entrepreneuses de leurs carrières migratoires (Freitas, Godin, 2013), et que ces dernières étaient, bien que souvent surqualifiées, généralement employées dans les secteurs domestiques.

Alors que je faisais le tour des associations latino-américaines, des églises et des événements culturels, il m'a semblé que ma situation géopolitique (Rich, 1986), de jeune chercheuse vénézuélienne suscitait le rejet. Pour les hommes de cette communauté, j'étais trop directe tandis que pour les femmes, je n'avais pas consenti suffisamment de sacrifices que pour mériter leur attention.

---

<sup>9</sup> Bruxelles est considérée aujourd'hui comme une ville globale. Dans ces villes, il y a deux types de travailleurs : les uns hautement qualifiés et les autres qui servent les premiers (Sassen, 2009).



En me présentant comme étant moi-même la fille d'une ancienne travailleuse domestique migrante, je suis parvenue à sympathiser avec Catarina et Marcela<sup>10</sup> qui n'ont pas tardé à chambouler mes plans soigneusement construits car elles ne répondaient pas volontiers à mes questions portant sur leurs engagements envers leur famille, préférant parler de leur condition actuelle de domestique migrante d'âge moyen en train de négocier leur accès à la protection sociale<sup>11</sup>.

## 2.2. Septembre – octobre 2014 : l'ethnographie

À force de persévérance je suis parvenue à intéresser treize travailleuses domestiques migrantes à mon projet et ce faisant, de nouvelles idées ont émergé. Alors que je persistais à réaliser des interviews semi-structurées individuelles auxquelles était joint un formulaire de consentement, elles insistaient pour avoir des conversations informelles et ont fini par rejeter leur consentement et me faire comprendre qu'elles se sentaient infantilisées par ce type de pratique. En fait, mes participantes souhaitaient s'engager dans ma recherche aux conditions que leurs voix seraient entendues sérieusement et que la construction de ce projet se fasse en commun (Fernandes, 2013).

J'ai donc dû adapter mes pratiques et c'est alors qu'en lisant Fernandes (2013), j'en suis venue à considérer l'intérêt de la posture du « témoin muté » (Haraway, 1997). Durant six mois, je leur ai rendu visite, les ai accompagnées à l'église ou en promenade pendant le week-end, et chaque lundi, ma routine de transcription révélait de nouvelles réalités insoupçonnées.

Mes conversations hebdomadaires avec mes participantes m'ont poussée à redéfinir mes questions de recherche qui se concentraient à présent sur les arrangements globaux (Vivas-Romero, 2016)<sup>12</sup> qu'elles négociaient pour accéder à la protection sociale. L'ethnographie (Visvewaran, 2003), en tant que pratique constructiviste fut chaudement accueillie par mes participantes et de fil en aiguille, nous en sommes venues à reconstruire l'histoire de nos vies.

Lors de mon immersion dans la vie de mes participantes, je n'ai cessé de songer combien leur histoire faisait écho à mon expérience personnelle. Derrière leurs inquiétudes, leurs peines et leurs ambitions, je retrouvai celles de ma mère et des femmes de ma famille. Comment dès lors ne pas comprendre que j'appartenais moi-

---

<sup>10</sup> Noms d'emprunt.

<sup>11</sup> La protection sociale globale se définit par les politiques, les organisations, les institutions et les réseaux informels qui, d'une façon transnationale, subviennent aux besoins des individus et les protègent dans des domaines tels que les allocations pour personnes âgées ou handicapées, la santé, la famille, les programmes d'activation à l'emploi et les indemnités de chômage.

<sup>12</sup> Inspirés par les *global social protection environments* de Levitt *et al.* (2015).

même à mon objet d'étude. Dans le cadre de cette ethnographie, les histoires de vie (Mummert, 2012) m'ont permis de tracer l'évolution de leur accès à la protection sociale et de dégager des processus de stratification intersectionnels qui l'ont affecté.

### 2.3. Novembre 2014 – janvier 2015 : définition du savoir

Je notais soigneusement tous les détails de leurs arrangements<sup>13</sup> globaux de protection sociale. Nous avons parcouru attentivement chaque période de leur vie : la naissance des enfants, la mort de membres de la famille et surtout leur migration, un moment clé qui a influé leurs pratiques pour accéder à la protection sociale. Nous avons alors découvert ensemble que leurs arrangements impliquaient la participation de plusieurs individus éparpillés sur la planète. Il s'agissait de personnes vivant dans leur pays d'origine, à Bruxelles ou encore dans des pays situés entre les deux où elles avaient vécu précédemment. Cartographier ces relations m'a semblé être une étape importante dans la reconstitution de ces arrangements.

Cette dernière découverte a redessiné mon approche ethnographique. Je devais sortir de Bruxelles pour étendre mes pratiques ethnographiques aux sites où ces arrangements globaux évoluaient. En fait, le terrain s'est étendu aux relations et réseaux à travers lesquels mes treize actrices principales construisaient leurs arrangements (Marcus, 1999). Nous nous sommes donc engagées à construire ce terrain ensemble. Au cours de leurs histoires, elles ont spontanément nommé les lieux et acteurs clés et reconstruit les réseaux que forment ces arrangements globaux de protection sociale. Par la suite, j'ai voyagé dans plusieurs villes de Colombie et du Pérou pour les rencontrer et tâcher d'apprendre d'eux. Pour réaliser tout ceci, je n'ai pas pu faire l'économie d'âpres négociations tandis que mes participantes évaluaient d'un œil avisé la valeur des informations qu'elles me livraient et exigeaient en retour des faveurs équivalentes telles que d'assumer le rôle de Père Noël<sup>14</sup> lors des visites dans leur pays ou de les accompagner dans leurs démarches administratives.

---

<sup>13</sup> Le terme « arrangement » est ici préféré à celui d'« assemblage » d'Anna Amelina *et al.* (2012 : 2) en ce qu'il met en évidence les capacités des acteurs à négocier leur accès à la protection sociale.

<sup>14</sup> Lors de chaque voyage, la plus grande partie de mon équipage était composée de cadeaux (vêtements, médicaments) que je distribuais lorsque je rencontrais les familles. Ces dernières me confiaient à leur tour des produits locaux (condiments, nourriture, médecines traditionnelles, etc.) à faire parvenir à Bruxelles.

#### **2.4. Février – novembre 2015 : découvrir ensemble des inégalités intersectionnelles**

Au cours de nos conversations, il m'est apparu que mes participantes abordaient souvent des problèmes liés à leur condition de femmes pauvres, bien souvent indigènes ou métisses auxquelles était échu le fardeau de la famille. « Bien sûr Marita ! On est née femme, on est née pauvre... et puis on est devenue mère » (Catarina, octobre 2015, Bruxelles).

Ceci m'a amené à considérer l'approche intersectionnelle développée par les féministes noires aux États-Unis et au Royaume-Uni pour étudier la condition des femmes de couleur souvent pénalisées par leur race, leur condition de femme et leur classe sociale. Après en avoir parlé avec elles, mes participantes m'ont confirmé que cette approche leur paraissait adéquate.

La perspective intersectionnelle (Lykke, 2010) nous a permis d'établir comment leurs positions respectives de femme métisse, blanche ou indigène en Amérique Latine avaient historiquement affecté leur accès à la protection sociale globale (Levitt *et al.*, 2015). En fait, leur migration résultait de la nécessité de permettre à leur famille d'accéder à la protection sociale. Nous avons aussi découvert comment leur statut de travailleuses domestiques migrantes employées dans un secteur professionnel qui historiquement n'était pas considéré comme tel, affecte aussi leur accès à la protection sociale. Outre de tels désavantages, leur positionnement distinctif de classe dans leur pays d'origine, les amenèrent à accumuler différentes ressources telles que les politiques de protection sociale transnationale de la diaspora et l'entraide familiale dans leur pays d'origine leur permettant de construire des arrangements dépassant les avantages accumulés en Belgique.

Finalement, nous sommes parvenues à dégager deux types d'arrangements globaux de protection sociale. Le premier, que nous avons intitulé « aujourd'hui pour toi, demain pour moi » est essentiellement informel et se compose d'obligations et réciprocity spécifiques familiales qui protègent les participantes qui ont le moins accès à la protection sociale formelle. Le second, intitulé « s'entraider », repose sur une réciprocité généralisée et étendue permettant de combiner des ressources formelles et informelles (Faist, Bilecen, 2015). L'emploi du concept d'« arrangement » (Vivas-Romero, Sánchez-Martínez, 2017) permet de souligner le fait que rien n'est fixé, que ces derniers sont fluides et transitoires.

#### **2.5. Novembre 2015 – août 2016 : quand le personnel devient politique**

L'éthique féministe de la production de savoir ne peut être définie à l'avance, mais est conçue et définie au cours du processus de recherche (Fernandes, 2013). En me racontant leurs histoires, mes participantes ont découvert plusieurs systèmes

d'exploitation et une nouvelle forme de conscience différenciée<sup>15</sup> (Sandoval, 2000) s'est développée.

Nous commençons à nous mobiliser autour des problèmes dont nous parlons habituellement. Nous voulons que les autorités belges et péruviennes y participent. Nous souhaitons t'inviter pour notre action qui aura lieu à Bruxelles dans le cadre de la journée internationale de la femme (Juana, janvier 2016, Bruxelles).

De façon surprenante, elles ont commencé à exprimer leur souhait de participer à des activités politiques pour réclamer leurs droits et m'ont demandé de les accompagner dans leurs projets. Le dernier pas de cette ethnographie co-construite impliquait donc un activisme politique imprévu. J'ai résisté mais ai finalement compris qu'il était de ma responsabilité éthique de les supporter dans un processus qui a débuté avec ma recherche et les histoires de vie que nous avons construites. J'ai de ce fait été témoin de l'activisme politique qui les a amenées à devenir les actrices de ce processus en me gardant d'y jouer un rôle central. Cela nous a conduites à organiser une manifestation politique pour la journée des droits de la Femme en mars 2016 et une autre contre la violence faite aux femmes au Pérou en août dernier.

Comme l'ont théorisé Sandoval (2001) et Anzaldúa (2009), l'action politique émerge parallèlement à la conscience différenciée, au moment où l'on devient capable d'utiliser les connaissances produites lors de la recherche pour transformer certains aspects de la société et en assumer les risques. Par ailleurs, le « témoin muté » n'est plus aussi timoré que le « témoin modeste » lorsqu'il s'agit de faire état du fait qu'il peut être agent du changement au travers de la création de connaissance (Haraway, 1997 : 23).

## 2.6. Ces jours-ci : vers une approche de « témoin muté »

Notre collaboration dans l'édification d'un cadre d'analyse qui puisse rendre compte de leur réalité continue. Dernièrement, des participantes telles que Florelia ont aussi exprimé des préoccupations relatives aux modalités de l'analyse des données récoltées : « Alors ma fille, j'espère que tu es en train de terminer mon livre. Que vas-tu y écrire ? Laisse-moi le lire, bien que s'il est en anglais, à quoi bon ? » (Florelia, novembre 2016, WhatsApp).

Mes participantes ont obtenu l'assurance qu'elles pouvaient abandonner mon projet de recherche dès qu'elles se sentiraient mal représentées. Pour éviter cela, j'essaye tant que faire se peut de discuter avec elles certains éléments de l'analyse (Newirck,

---

<sup>15</sup> La conscience différenciée est celle d'un être opprimé qui, réalisant l'oppression qu'il subit, développe des stratégies pour mettre à jour les mécanismes de l'oppression dans le but de s'y soustraire.

1996). Cependant, en raison du peu de temps dont je dispose, cette logique ne peut être menée à terme qu'avec un nombre limité de participantes.

Idéalement, si nous suivions jusqu'au bout cette éthique de production du savoir, nous serions ensemble les auteurs de cette recherche. Je me déclare donc davantage témoin muté d'une réalité que je suis parvenue à décrire grâce à la collaboration de ceux qui la vivent et qui l'ont partagée avec moi, que l'auteure d'une dissertation (Barad, 2007).

Plus que d'attirer l'attention sur les dangers résultant des confessions relatives à notre positionalité, cette contribution plaide pour une approche constructiviste et matérialiste dans laquelle la production de connaissance se mue en une pratique qui dépasse la description de la réalité et accepte de la défier et de la changer (Haraway, 1997). Évidemment, cette ethnographie co-construite n'a pas engendré de changement radical dans l'accès à la protection sociale des travailleuses domestiques migrantes. Néanmoins, cela aura éveillé leurs consciences et la mienne, et c'est bien là que commence le changement.

La méthodologie décrite dans cette contribution n'a rien de miraculeuse ni d'infaillible, car les résultats de nos recherches seront toujours contextuels et influencés par nos positions ainsi que celles de nos participants (Shinozaki, 2002). Mon intention se limite dès lors à proposer des modalités d'intra-action (Barad, 2007) avec les réalités que nous essayons de comprendre et changeons intentionnellement ou malgré soi.

## Bibliographie

- ANZALDÚA G. (1989), *Borderlands: La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books.
- ANZALDÚA G. (2009), « Let us be the healing of the wound: the Coyolxuhqui imperative – la sombra del », in A. KEATING (dir.), *The Gloria Anzaldúa Reader*, Durham, Duke University Press, p. 303-319.
- AMELINA A., BILICEN B., BARGLOWSKI K., FAIST T. (2012), « Ties that protect? The significance of transnationality for the distribution of informal social protection in migrant networks », *SFB Working paper series*, vol. 6, p. 1-50.
- BARTHES R. (1972), *Mythologies*, Londres, Paladin.
- BARAD K. (2007), *Meeting the universe halfway: quantum physics and the entanglement of matter and meaning*, Durham, Duke University Press.
- BEAUVOIR S. de (2010), *The Second Sex*, Londres, Vintage Books.
- BOURDIEU P. (2003), « Participant objectivation », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 9, n° 2, p. 281-294.

- DEVAULT M. L. (1996), « Talking back to sociology: distinctive contributions of feminist methodology », *Annual Review of Sociology*, vol. 22, n° 1, p. 29-50.
- CHOW R. (2001), « Gender and representation », in E. BRONFEN, M. KAVKA. (dir), *Feminist consequences: theory for the new century*, New York, Columbia University Press, p. 38-57.
- FAIST T., BILICEN B. (2015), « Social inequalities through the lens of social protection: notes on the transnational social question », *Population, Space and Place*, vol. 21, n° 3, p. 282-293.
- FERNANDES L. (2013), *Transnational feminism in the United States: knowledge, ethics and power*, New York, New York University Press.
- FREITAS A., GODIN M. (2013), « Carrières migratoires des femmes latino-américaines dans le secteur de la domesticité à Bruxelles », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, p. 1-20.
- FOUCAULT M. (1976), *Histoire de la sexualité, vol. 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- HARAWAY D. (1988), « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, vol. 14 n° 3, p. 575-599.
- HARAWAY D. (1997), *Modest\_Witness@ Second\_Millennium. FemaleMan®\_Meets\_OncoMouse™*, New York, Routledge.
- HOOBS B. (1990), *Yearning: race, gender and cultural politics*, Boston, South End Press.
- HURTADO A. (1989), « Relating to privilege: seduction and rejection in the subordination of white women and women of color », *Signs*, vol. 14, n° 4, p. 833-855.
- JAGGAR A. (1989), « Love and knowledge: emotion in feminist epistemology » *Inquiry*, vol. 32, n° 2, p. 151-176.
- GLASER B., STRAUSS A. (1967), *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*, New York, Aldine de Gruyter.
- GELSTHORPE L. (1992), « Response to Martyn Hammersley paper 'on Feminist Methodology' », *Sociology*, vol. 26, n° 2, p. 213-218.
- GENTLES S. J., JACK S. M., NICOLAS D. B., MACCKIBON K. (2014), « Critical approach to reflexivity in grounded theory », *The Qualitative Report*, vol. 19, n° 44, p. 1-14.
- KOOLBAK R., THAPAR-BJORKET S. (2014), « Writing the place from which one speaks » in N. LYKKE (dir.), *Writing academic texts differently: intersectional feminist methodologies and the playful art of writing*, New York, Routledge, p. 48-61.

- LEVITT P., LLOYD C., MUELLER A., VITERNA J. (2015), « Global social protection: setting the agenda », *Robert Schuman Centre for Advanced Studies Research Paper*, vol. 78, p. 1-20.
- LYKKE N. (2010), *Feminist studies: a guide to intersectional theory, methodology and writing*, New York, Routledge.
- MARCUS G. E. (1999), « What is at stake—and is not—in the idea and practice of multi-sited ethnography », *Canberra Anthropology*, vol. 22, n° 2, p. 6-14.
- MARTINIELLO M., MAZZOCHETTI J., REA A. (2013), « Éditorial. Les nouveaux enjeux des migrations en Belgique » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, p. 7-14.
- MESA-LAGO, C. (1978), *Social security in Latin America: pressure groups, stratification and inequality*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- MRUCK K., MEY G. (2007), « Grounded theory and reflexivity » in A. BRYANT, K. CHARMAZ (dir.), *The Sage Handbook of Grounded Theory*, Londres, Sage, p. 514-538.
- MOHANTY C. T. (1995), « Feminist encounters: locating the politics of experience », in L. NICHOLSON, S. SEIDMAN (dir.), *Social postmodernism: beyond identity politics*, Cambridge University Press, p. 68-86.
- MUMMERT G. (2012), « Pensando las familias transnacionales desde los relatos de vida: análisis longitudinal de la convivencia intergeneracional » in M. ARIZA, L. VELASCO (dir.), *Métodos cualitativos y su aplicación empírica. Por los caminos de la investigación en migración internacional*, Mexico, IIS-UNAM/COLEF, p. 152-184.
- NAGAR R., GEIGER S. (2007), « Reflexivity and Positionality in Feminist Fieldwork Revisited », in A. TICKELL, E. SHEPARD, J. PECK, T. BARNES (dir.), *Politics and Practice in Economic Geography*, Londres, Sage, p. 267-278.
- NEWKIRK T. (1996), « Seduction and Betrayal in Qualitative Research », in P. Mortesen, G. E. Kirsch, *Ethics and Representation in Qualitative Studies of Literacy*, Urbana, National Council of Teachers of English, p. 3-17.
- RICH A. C. (1986), *Blood, bread and poetry: selected prose, 1979-1985*, New York, Norton.
- ROSE G. (1997), « Situating Knowledges: Positionality, Reflexivities and Other Tactics », *Progress in Human Geography*, vol. 21, n° 3, p. 305-20.
- SANDOVAL C. (2000), *Methodology of the oppressed*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SHINOZAKI K. (2012), « Transnational dynamics in researching migrants: self-reflexivity and boundary drawing in fieldwork », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 35, n° 10, p. 1810-1827.

- SASSEN S. (2009), « Global cities and survival circuits », in J. A. RADWAY, K. GAINES, B. SHANK, P. VON ESCHEN (dir.), *American studies: an anthology*, Malden, Wiley-Blackwell, p. 185-193.
- VARGAS-MONROY L. (2011), « Knowledge from the borderlands: Revisiting the paradigmatic mestiza of Gloria Anzaldúa », *Feminism and Psychology*, vol. 22, n° 2, p. 261-270.
- VIVAS-ROMERO M. (2015), « Lessons from the field: Negotiating Transnational Gender, Class and Race Positions as a Researcher Working on Andean Domestic Workers in Brussels ». Communication non publiée. En ligne, consulté le 26 septembre 2016. URL : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/177895>.
- VIVAS-ROMERO M. (2016), « Who cares for those who cared? ethnography on ageing migrant domestic workers negotiations for social protection ». Communication non publiée. En ligne, consulté le 26 septembre 2016. URL : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/201259>.
- VIVAS-ROMERO M., SANCHEZ-MARTINEZ A. (2017), « Tracing migrant-mothers' 'return' narratives in the Mexico-United States and Peru-Belgium migratory-circuits », *Trace (Travaux et Recherches dans les Amériques du Centre)*, vol. 71, p. 166-190.